

À Fontevraud
Olivier Baumont
Journal de résidence

Du mercredi 6 septembre au lundi 25 septembre 2017



Mercredi 6 septembre

Je pars aujourd'hui pour l'abbaye de Fontevraud où je resterai trois semaines. Cette nouvelle résidence artistique me permet tout à la fois de travailler les programmes de mes prochains concerts, et de commencer un livre sur Henri d'Effiat de Cinq-Mars, dernier favori de Louis XIII, décapité à l'âge de vingt-deux ans pour avoir conspiré contre Richelieu.

Le train entre Tours et Saumur s'arrête à la petite ville de Cinq-Mars-la-Pile. Henri d'Effiat hérita de cette terre après son père et devint baron puis marquis de Cinq-Mars. Je ne savais pas que le train allait passer par là. Le hasard semble presque trop beau.

Dans mon compartiment, un jeune somnole à côté de moi, les pieds sur le siège en face de lui. Ses cheveux en bataille m'évoquent un peu le Cinq-Mars du tableau conservé au Musée de Narbonne. Cependant, il ne descend pas à la gare de Cinq-Mars-la-Pile mais à celle de Port-Boulet. Le hasard, tout de même, a ses limites.

Arrivé à Fontevraud je me précipite à l'église abbatiale pour aller voir les quatre gisants qui y sont déposés : Aliénor d'Aquitaine ; Henri II Plantagenêt, son second mari ; Richard Cœur de Lion, leur deuxième fils ; et Isabelle d'Angoulême, la troisième épouse de leur cinquième et dernier fils, Jean sans Terre. Le visage d'Aliénor est splendide. Ce n'est pas *La Belle au bois dormant* mais *La Belle à l'abbaye gisant*.

Jeudi 7 septembre

Je prends dans l'après-midi un thé avec Françoise Baudin, la directrice de la Culture à l'abbaye, et Matthieu Robichon. Nous évoquons le concert que je vais venir faire ici en mai prochain, avec Isabelle Druet et Christophe Coin, à l'occasion de l'exposition sur la condition féminine au XVII^e siècle.

Ainsi suis-je ici pour entreprendre la rédaction d'un ouvrage sur le marquis de Cinq-Mars. Je suis amoureux de cet Henri d'Effiat depuis qu'en avril 1981, quelques semaines avant de passer mon prix de clavecin au Conservatoire de Paris, j'ai découvert à la télévision le film *Cinq-Mars* de Jean-Claude Brialy, avec Paul Blain dans le rôle-titre.

Je n'ai cessé depuis de collectionner et de collationner des informations sur ce personnage historique. Je me souviens d'une vieille amie, décédée récemment, qui avait commandé pour moi, à la Bibliothèque nationale de France, la dernière lettre qu'il a écrite à sa mère juste avant de mourir.

J'aime beaucoup, beaucoup trop sans doute, mon sujet. Est-ce un problème ? « L'émotion nous égare : c'est son principal mérite » remarquait joliment Oscar Wilde.

Vendredi 8 septembre

J'ai terminé ce matin la relecture d'un dossier sur un spectacle que je prépare avec Marcel Bozonnet. Il s'agit d'une sorte de récit en musique sur la vie et la mort d'Henriette d'Angleterre (la première belle-sœur de Louis XIV). Thierry Pécou est en train de composer pour nous une musique splendide, dont un étonnant *Miserere*.

Après cela, je m'occupe des portraits de Cinq-Mars. Ces reflets qui viennent à nous sont comme le pendant des échos en musique.

Je passe un moment passionnant à 16 heures avec Antoine Godbert, le Directeur général de l'abbaye. Il me fait voir ces prisons terrifiantes datant du XIX^e siècle ; l'espérance de vie d'un détenu arrivant à Fontevraud était alors de huit mois.

Dans la nuit, je découvre qu'il y a eu une bande dessinée sur Cinq-Mars, d'après le roman d'Alfred de Vigny.

Samedi 9 septembre

Vers 11 heures 30, Anne et Aurélien Delage arrivent de Paris. Aurélien m'apporte son beau clavicorde qui va me permettre de jouer ici pendant mon séjour. Cela fait trois jours que je n'ai pas touché un clavier ; c'est bien, parfois, d'en être en mal.

Nous partons voir, l'après midi, le manoir de Vayolles appartenant à Pierre-Xavier Hans. Pierre-Xavier est un grand ami, conservateur en chef à Versailles ; grâce à lui, j'avais pu faire de splendides promenades sur les toits du château, mais aussi réaliser plusieurs enregistrements sur les clavecins historiques des collections. En 2005, il a acheté Vayolles, datant en grande partie de 1495. C'est un bonheur de l'écouter parler de sa philosophie de la restauration d'un site historique : tant de sensibilité, tant d'intelligence et de culture, au service d'un tel patrimoine architectural.

Pierre-Xavier m'a préparé deux dossiers essentiels et passionnants sur plusieurs portraits de Cinq-Mars dont celui qui se trouve à Versailles et qui est une copie datant de 1837 d'un original de Mathieu Le Nain.

Dimanche 10 septembre

Lors de la visite détaillée de tout le domaine ce matin, j'admire un très beau tableau de l'abbesse de Rochechouart, directrice des lieux pendant trente ans, et sœur de Mme de Montespan. Deux sœurs, deux destinées par trop différentes.

Je vais déjeuner avec Anne et Aurélien dans le restaurant nouvellement étoilé de Fontevraud. Le repas est délicieux, inventif et varié. Avec Pascal Garnier, le directeur de l'hôtel et du restaurant, qui est passé nous saluer, nous évoquons la possibilité de faire une journée restauration et musique consacrée à la comtesse de Sandwich. Les six *Suites pour clavecin* et autres instruments de Charles Dieupart, publiées en 1701 à Amsterdam, lui furent dédiées. Elle allait devenir la grand-mère de l'inventeur du sandwich.

Pour la promenade de la fin de la journée, nous choisissons d'aller à l'extérieur de l'abbaye en longeant le mur d'enceinte.

Lundi 11 septembre

Je commence par jouer le programme de mon récital d'Annecy, le 6 octobre prochain. Mes doigts découvrent le clavicorde d'Aurélien, facile à jouer, chantant et parlant tout à

fois. Le clavicorde, cet instrument si confidentiel est sans doute le moins sonore de tous, le dernier en quelque sorte avant le silence ; c'est pour cela que je l'aime tant. Je commence par Handel, puis continue avec Couperin et enfin Rameau. Je garde Bach pour demain.

Je me plonge à nouveau dans l'historique de l'iconographie de Cinq-Mars. Il y a quelques portraits où l'on est sûr qu'il s'agit bien de lui, et d'autres où on le suppose. Le plus beau sans conteste est celui de Narbonne que j'ai vu cet été.

La promenade le soir tard dans l'enceinte de l'abbaye me fait penser à ces romans gothiques anglais, écrits à la fin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e.

Mardi 12 septembre

Je n'ai pas oublié que je devais commencer ma journée en travaillant Bach, et notamment la suite en *mi* mineur BWV 996. Je continue avec Couperin pour le concert aux Invalides, à la mi-octobre, avec Denis Podalydès et Julien Chauvin.

Je lis l'après-midi cette curieuse *Ode* publiée par le secrétaire de Cinq-Mars, Nicolas Charpy. Cinq-Mars fut un objet d'adulation avant et après sa mort. Même si je sais qu'un biographe – mais serais-je un biographe ? – doit rester objectif, je fais partie des adulateurs.

Deux amis arrivent à Fontevraud pour le thé, Robert Nadjar et le compositeur François Fayt ; ils logent à Monsoreau. Nous allons voir, grâce à la directrice de la Culture de l'abbaye, le piano de Geneviève Joy, l'épouse de Henri Dutilleux, que Robert a bien connue. Nous vivons un moment court mais émouvant auprès de ce beau Bechstein, en dépôt ici pour quelque temps. Aujourd'hui, cet instrument qu'ont fait sonner tant de pianistes et non des moindres, est fermé à clé.

Mercredi 13 septembre

Je travaille toute la journée. Je débute par les œuvres pour les Invalides ; des musiques guerrières doivent évoquer Saint-Simon en campagne militaire pour Louis XIV. J'ai choisi de terminer le concert par *Les Caractères de la Paix* de Pierre-Claude Fouquet, après *Les Caractères de la Guerre* de Jean-François Dandrieu. Fouquet est un « petit maître » du XVIII^e siècle, comme disent certains ; mais quel talent ! Ces musettes sont nostalgiques et ces brefs tambourins, si spirituels. C'est exquis, délicieux au sens presque culinaire du mot. Je suis, je le sais, totalement partial envers la musique française des Lumières.

En sortant de mon appartement dans l'après-midi, je remarque que l'horloge de la Mairie, désespérément fixée sur 10 heures 05 depuis mon arrivée, se remet à fonctionner miraculeusement. Comme disait je ne sais plus quel humoriste, personne n'a jamais tout à fait tort, même une horloge arrêtée a raison deux fois par jour.

En fin de journée, je reste un long moment à contempler ces tableaux si différents du visage de Cinq-Mars. Je me demande parfois si il s'agit vraiment de la même personne. Henri d'Effiat était-il multiple, était-il pluriel ? Oui, sans doute.

Jeudi 14 septembre

Je vais avec mes amis à Azay-le-Rideau que je n'ai pas vu depuis trente ans au moins. Azay... Que la sonorité du mot est musicale ! Là une surprise m'attend : dans l'une des salles, je reconnais l'un des portraits de Cinq-Mars. Cette peinture du Musée de Tours était censée être en dépôt à Richelieu mais elle est ici.

Je retrouve cette idée d'une personnalité à plusieurs facettes. Je pourrais commencer le livre non pas par le reflet mais par *les* reflets.

Vendredi 15 septembre

Je passe la matinée entière au clavicorde à jouer le programme d'Annecy. Puis je fais une halte pour aller chercher des légumes venant du potager de l'abbaye et vendus près du Logis Bourbon où les filles de Louis XV logèrent à partir de 1741.

Vers 19 heures, je vais au cloître du Grand Moûtier ; j'y suis seul. Les derniers visiteurs des Journées du Patrimoine quittent l'abbaye, prévenus par le personnel qui fait sonner une belle cloche comme signal de départ. L'odeur du buis, entêtante, ne me lasse jamais. Je passe ensuite par la cour Saint-Benoît que j'aime tant. Son dépouillement, son absence totale de végétation, me font penser au tableau d'un Giorgio de Chirico qui serait en villégiature dans le Maine-et-Loire.

Incroyable coucher de soleil sur Fontevraud ce soir. Un ciel de plus en plus noir ensevelit tout, progressivement mais implacablement. C'est très étonnant à observer.

Samedi 16 septembre

Je relis attentivement tout ce que dit Gédéon Tallemant des Réaux sur mon héros dans ses fameuses *Historiettes*. L'une d'entre elles me fait mourir de rire. Lorsque Cinq-Mars fut arrêté, Hercule des Yveteaux, intendant de l'armée du Roussillon, fut chargé de saisir les cassettes du prisonnier ; il y découvrit alors des lettres enflammées de sa propre femme écrites au beau conspirateur.

Tard dans la nuit, je retourne au clavicorde, abandonné depuis le matin. Je m'exerce longtemps et, fatigué, m'arrête d'un coup sur une demi-cadence suspensive, sans chercher à terminer par une cadence parfaite (l'équivalent musical d'un point en fin de phrase). Je m'amuse en pensant à ce souvenir raconté par Johann Christian Bach, le dernier fils de Johann Sebastian Bach : enfant à Leipzig, lorsqu'il quittait le clavecin sans jouer une cadence parfaite, son père se relevait furieux et l'obligeait à conclure.

Dimanche 17 septembre

Le travail dominical au clavier est consacré aux deux *Apothéoses* composées par Couperin, celle en hommage à Corelli et celle en hommage à Lully. Je vais les enregistrer en avril à Versailles avec Béatrice Martin. J'étudie longtemps *L'Apothéose de Corelli*. Comme toujours chez Couperin, chaque note est difficile, chaque note est sublime.

Peu après, je me régale de la découverte d'un duel pourtant interdit sous Louis XIII (comme chacun sait depuis *Les Trois Mousquetaires*) entre Cinq-Mars et un certain Louis Foucault, comte du Daugnon, aventurier haut en couleur, marin téméraire qui allait bientôt s'acoquiner avec des corsaires.

En me dirigeant vers la petite église de la commune, je vois que l'on fait sortir de la cure une grande peinture de l'abbaye, d'un style un peu naïf mais soigneusement réalisée d'après une gravure de 1699.

Le soir, je regarde comme chaque jour cette place du village éclairée. L'ensemble donne le sentiment joyeux d'un décor de carton-pâte. Très coquette, pourvue de sa pendule désormais pleine d'allégresse, la Mairie a ma préférence.

Lundi 18 septembre

Je reçois un mail du claveciniste Frédérick Haas pour l'intégrale des sonates de Domenico Scarlatti, organisée par le festival de Montpellier Radio-France, à l'été 2018. Trente-cinq concerts et trente-cinq clavecinistes vont se répartir ces 555 sonates, ou à peu près, d'une stupéfiante modernité.

Mon frère et ma belle-sœur, Philippe et Odile, arrivent en fin de journée. Nous faisons un tour dans le parc de l'abbaye : une énorme collection de voitures anciennes se trouve ici ce soir.

Nous dînons chez moi, j'ai acheté du perdreau.

Mardi 19 septembre

Quelques-unes des voitures anciennes partent ce matin et me donnent irrésistiblement l'impression de me trouver dans un roman imaginaire de Gaston Leroux qui pourrait s'appeler *Rouletabille chez Aliénior* ou *Le Fantôme de l'Abbaye*.

Je trouve quelques belles phrases concernant Cinq-Mars. Dans les *Mémoires* de Michel de Marolles, on lit que Henri, à douze ans « avoit une grâce merveilleuse en tout ce qu'il faisoit ». Puis, dans la *Gazette* de Renaudot de janvier 1633, on apprend que « le Roy revint hier icy, ayant esté voir chez luy le Cardinal Duc & receu du baron de S. Mars, second fils du feu Mareschal d'Effiat, le serment de Lieutenant de Sa Majesté en Bourdonnez ».

Le soir, Odile, Philippe et moi, allons dîner au restaurant de l'hôtel de l'abbaye. Le chef Thibaut Ruggeri nous convie à venir dans les cuisines. Nous nous rencontrons pour la première fois ; il est extrêmement talentueux et très sympathique.

Mercredi 20 septembre

J'ai beaucoup travaillé aujourd'hui, beaucoup joué et beaucoup écrit. Je vais faire un tour à l'église abbatiale. C'est désormais une habitude de la fin de mes journées.

Vers 22 heures, comme chaque soir sur la place éclairée de ce si joli bourg, le serveur du restaurant « Le Plantagenet » range consciencieusement les tables et les chaises qui se trouvent dehors. Parfois, quelques passants s'attardent dehors et le regardent faire ; moi aussi, depuis les fenêtres de mon salon.

Jeudi 21 septembre

Je passe un moment merveilleux, à 11 heures du matin, sur la pelouse qui descend vers le réfectoire et où il y a quelques bancs. Un café dans une main, je lis de l'autre une brochure intéressante sur le château de Chilly, construit par les parents de Cinq-Mars.

L'après-midi, je peux enfin aller visiter le Logis Bourbon qui me fait rêver depuis mon arrivée. Je suis accueilli par l'une des jardinières du domaine qui me montre gentiment comment monter à l'étage en grimpant sur un escabeau puis en enjambant une plaque de bois posée là. Je me tire relativement bien de cette acrobatie. Et une fois au premier étage, quelle merveille ! Le logis est « dans son jus » ; l'escalier est magnifique, quelques bouts de tapisseries anciennes restent sur les murs. L'incurable amoureux du XVIII^e siècle que je suis, reste un long moment là-haut, prenant mille et une photos sur mon iPhone.

Vendredi 22 septembre

Je me rends à Chambord. J'y fus en résidence en 2014 pour écrire mon livre sur Saint-Simon et la musique, et je vais y retourner en février et mars 2018. Je retrouve avec plaisir toute l'équipe culturelle du château. Je découvre les jardins, nouvellement reconstitués, et le musée du comte de Chambord, récemment ouvert au public. Une splendide exposition sur Pompidou et l'art retient mon attention longuement.

Depuis trois ans, j'attendais ce moment enivrant où je ferais une petite randonnée dans le parc de Chambord avec l'un des vélos électriques appartenant au château. J'en enfourche un et, tout heureux, pars à vive allure ; au bout de cinq minutes, le moteur tombe en panne...

Le chauffeur de taxi qui m'attend à la gare de Saumur pour me ramener le soir à Fontevraud est originaire d'Annecy ; je parle avec lui de Rumilly, de Seynod, et de Saint-Jorioz où, longtemps, j'ai habité.

Samedi 23 septembre

Je suis au clavicorde toute la journée, n'ayant pas travaillé hier. Dans *L'Apothéose de Lully* de François Couperin, le passage du *Vol de Mercure aux Champs Elisés pour avertir qu'Apollon y va descendre* me tracasse depuis longtemps. Quelques « agréments » sont d'une infinie difficulté. Comme par miracle, je trouve soudain une autre façon de jouer, et cela sonne enfin facilement.

Plus qu'un rituel, c'est plutôt une rythmique de ma journée : je descends en fin de matinée prendre un café sur la pelouse qui mène au réfectoire. Là, je lis un bref texte sur François Le Métel de Boisrobert qui dédia une tragi-comédie fort oubliable à Cinq-Mars.

Je retourne au clavier l'après-midi. Une volée de cloches m'avertit qu'un mariage a lieu dans l'église du village. Beaucoup de monde est là sur la place ; tous sont incroyablement endimanchés en ce samedi ensoleillé. Certains chapeaux, à mon avis, auraient mérité une verbalisation des forces de l'ordre.

Après avoir observé cette agitation joyeuse, je me rends dans le cloître, comme chaque jour, au moment de la fermeture au public. Un ou deux visiteurs sont encore présents. Un monsieur âgé râle contre son audio-guide et me gêne un peu. Il veut ensuite prendre une photo et, comme je suis dans son champ de vision, c'est moi cette fois qui le gêne. Mais j'étais là avant lui : il est un gêneur gêné alors que moi je suis un gêné gêneur. Ce n'est pas du tout la même chose.

Dimanche 24 septembre

En préparant mes bagages pour mon retour à Paris demain, j'ai cette impression tellement familière d'être déjà parti de là où je me trouve, si agréable qu'ait été le séjour. Depuis toujours, je quitte un lieu par anticipation.

À 19 heures, et pour la dernière fois, je me retrouve seul dans le cloître, les visiteurs partis.

La nuit tombe sur l'abbaye comme chaque soir depuis neuf siècles ; le silence recouvre tout. Cette absence assez vertigineuse de bruit est telle que j'ose à peine bouger. Je me surprends à marcher sur la pointe des pieds, retenant ma respiration.

À cet instant précis, je regrette amèrement de n'être pas le Chateaubriand du *Génie du Christianisme*. Dieu que c'est vexant ! La seule phrase qui me vient à l'esprit est le très prosaïque : « On est bien peu de chose, mon bon monsieur. »

Lundi 25 septembre

Ainsi, le vrai départ est aujourd'hui. Je m'amuse à l'idée de passer à nouveau par la gare de Cinq-Mars-la-Pile. Ce petit *Da Capo* n'est pas pour me déplaire... J'aime toujours trouver des formes musicales au déroulement du quotidien.

Michel Corrette explique, en 1753, dans sa méthode *Le Maître de Clavecin* : « *Da Capo*, reprendre le commencement jusqu'au mot Fin. »